

Jean Pierre Martinez

28/04/2023

La relation trouble entre la bourgeoisie et sa domesticité a inspiré de très nombreuses œuvres littéraires, théâtrales, cinématographiques ou audiovisuelles. Il n'est que de citer *L'amant de Lady Chatterley*, *Les bonnes*, ou *Downton Abbey*. Cette dialectique du maître et de l'esclave, affranchi mais toujours aliéné, est en effet à la fois tragique, complexe et ambiguë. Car au-delà de la violence symbolique et physique, comme dans le célèbre syndrome de Stockholm, l'esclave peut en arriver à chérir son maître, voire à l'aimer passionnément. Quoi qu'il en soit, depuis l'abolition de l'esclavage, la domesticité représente le versant intime de l'aliénation du prolétariat.



Avec *Le journal d'une femme de chambre*, cependant, Octave Mirbeau nous offre une version relativement optimiste de la lutte des classes. Célestine, cabossée par cette vie de soumission au service de ses différents maîtres, finira par trouver l'amour et ouvrir un café, en devenant ainsi son propre patron. *Le journal d'une femme de chambre*, c'est donc en quelque sorte *L'assommoir* qui se terminerait bien. Dans cette adaptation pour la scène par Patrick Valette du roman de Mirbeau, Dorothee Hardy incarne avec passion ce personnage lumineux, et nous donne à entendre à la perfection le propos de l'auteur. Tour à tour espiègle et bouleversante, elle nous livre de façon très convaincante et très émouvante cette sublime histoire de résilience. **À ne pas manquer.**